

Le grand exorcisme

Jean-François Bourgeault

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83252ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourgeault, J.-F. (2016). Le grand exorcisme. *Les écrits*, (146), 271–280.

JEAN-FRANÇOIS BOURGEAULT

Le grand exorcisme

En 2012, alors que le collège où j'enseigne était livré à l'enfièvrement congestif de la grève étudiante et que tout, confusément, se vivait sous le signe de la hâte et de l'impatience, je suis tombé sur une anecdote qui me fit tout aussitôt le contemporain d'un politicien chinois du dernier siècle. Lors d'une visite dans la Cité interdite, en 1972, le président américain Nixon — ou Henry Kissinger, dans certaines autres versions — aurait demandé au premier ministre chinois, Zhou Enlai, comment il évaluait la portée de la Révolution française pour la culture occidentale. Zhou aurait alors hésité un instant et fini par répondre : « Il est encore trop tôt pour dire quelque chose à ce sujet. » Cette logique du *too early to tell* émanait sans doute, dans les circonstances, de celui qui se conçoit comme le préposé imperturbable d'une culture d'État multimillénaire. Mais pour moi, qui avait pactisé pendant des mois avec des anathèmes anti-marchands et ne répugnait pas à mesurer l'impact historique du moindre soubresaut au moment même où il se produisait, cet aveu d'une Patience inexorable, monstrueuse, écrasante eut pour effet de m'arracher à presque tous les automatismes qui étaient devenus les miens et à m'exiler, comme une sorte de réfugié verbal, hors des camps rougeoyants de l'excitation générale où je m'étais dépensé. Durant quelques mois d'allégresse brouillonne et aventureuse, vivre en gréviste par procuration avait été un étrange mélange : le sentiment conjoint, simultané, d'être oublié de tous et convoqué par tous,

en vacance et en guerre, enfant et soldat, libre et conscrit. Quant à enseigner, il fallut bien y revenir, un jour, non pas «comme avant», puisque c'eût été refuser de reconnaître la valeur événementielle de ce qui avait eu lieu, jouer une partie de cache-cache où les euphémismes médiatiques serviraient à tout atténuer, mais plutôt «comme après», puisqu'on y était encore, que rien ne ressemblait à un dénouement dans ce retour où les forces qui s'étaient fracassées l'une contre l'autre s'exaspéraient encore mutuellement.

Où en étions-nous, du reste? En plein cœur d'un cours sur Borges, «le dernier des délicats» selon l'expression de Cioran, et dont les perplexités métaphysiques ne paraissaient pas seulement relever d'une autre époque mais bien plus radicalement, du point de vue des formulations logiques, d'une autre syntaxe, d'un autre lexique, d'une autre diction, en somme d'un autre langage. Comme tous les incubateurs rhétoriques de ce genre, la grève avait produit plus souvent qu'autrement son propre effet de syntonisation polémique où les antagonistes, par le biais d'une obsession mutuelle, en étaient venus à rechercher dans leur corps-à-corps ce que l'on pourrait dire la même *fréquence* radiophonique. Il fallait que la mésentente se formulât selon les principes d'une entente préalable sur la primauté du savoir *utile*. Plus le camp des «carrés verts» vouait aux gémonies les études sur les *humanities* en raison de leurs retombées économiques inexistantes, plus celui des «carrés rouges», par instinct de résistance, était porté à sélectionner dans le fond des œuvres disponibles celles qui fournissent des munitions et permettent de saboter le discours adverse, opération dont découle la sur-présence publique de certains noms propres devenus, depuis, des camarades lointains de la lutte en cours (Rancière, Freitag, Agamben, Foucault, etc.). Rarement, dans un grand suspens où le spectre de la gratuité de l'éducation ne cessait de hanter les esprits, le savoir avait-il été si peu *gratuit*, si peu

désintéressé. Et dans ces conditions, où l'antagonisme régnant finissait par décréter les alliances, que faire d'une œuvre si peu apte à répondre aux sommations les plus urgentes? Que faire de Borges, de ses fabulations hallucinées de bibliothécaire, de ses *gauchos* poudreux sous un soleil de bronze, de ses méditations où la scholastique verse dans l'alchimie, de ses jeux de corruption auctoriale où les archives devenues folles changent toutes de propriétaire?

Or comme l'affirmait Parizeau, en une époque où les politiciens savaient encore écrire, «il est parfois urgent de ne rien faire» — ou, dans les termes qui étaient les nôtres: il est parfois urgent de ne pas répondre aux impératifs de l'urgence, telle qu'elle s'est formulée, telle qu'elle impose son code à ses contemporains. Après des mois d'activisme, physique autant que verbal, maintenant que je n'arrivais plus à entendre certains mantras autrement que comme des preuves de stagnation intellectuelle — «marchandisation de l'éducation», par exemple —, j'en étais venu, avec mes étudiants, à vouloir prendre Marx à rebours: jusque-là, on s'était contenté de vouloir changer le monde; il s'agissait maintenant de le réinterpréter. Que les acteurs d'une polémique finissent par se dégrader en doubles presque indistincts, à force de fidélité hargneuse, c'est une intuition à laquelle Borges a consacré l'une des fables de *L'Aleph*: «Les théologiens». On y voit deux inquisiteurs chrétiens en concurrence pour le contrôle du bûcher purificateur, Aurélien et Jean de Pannonie, mourir brûlés par le même feu qu'ils avaient passé toute leur vie à administrer. À la toute fin, nous apprend l'auteur par une conjecture théologique, ceux qui se voulaient passionnément dissemblables apprennent que «pour l'insondable divinité Aurélien et Jean de Pannonie (l'orthodoxe et l'hérétique, celui qui haïssait et celui qui était haï, l'accusateur et la victime) étaient une seule et même personne». Au regard des convalescents de l'urgence que nous étions tous, professeurs

comme étudiants, il y avait là, à mon sens, une mise en garde tout autant qu'un impératif: dorénavant, seule valait, seule pouvait valoir à travers l'acte littéraire une prise de parole qui viendrait trancher le nœud gordien fatidique, maudit, selon lequel faisaient éternellement retour les pôles prévisibles d'un même *langage*.

Pour faire pendant au fameux point Godwin, et pour être un peu plus au fait de l'atmosphère étouffante que nous respirons depuis 2012, il faudrait évoquer l'instauration insidieuse d'un point Rosette, en référence à la pierre du même nom qui permit au XIX^e siècle le déchiffrement des hiéroglyphes sur les monuments d'Égypte. Le point Rosette est atteint, et peut-être est-il atteint sans retour lorsque, dans une conversation (de quelque nature qu'elle soit), le langage de l'économie apparaît soudainement comme un absolu herméneutique, un vecteur de traduction intégrale *de tous les problèmes*, vecteur sur lequel s'alignent tant les orthodoxes qui en font la promotion que les hérétiques qui en nourrissent leurs discours critiques. Ce langage dresse évidemment ses prosélytes, qui ne s'en cachent pas et le servent sans mauvaise foi; mais il dresse aussi un nombre effarant de ses résistants, lesquels, par le simple fait qu'ils se sont rendus à lui *a priori*, avant même d'ouvrir la bouche, se trouvent placés d'entrée de jeu au service de l'ordre établi, alors que leur intention a pu être complètement contraire à ce résultat. Ils veulent se montrer ennemis de sa rhétorique; mais ils emploient sa syntaxe. Et s'ils justifient cette compromission en déclarant qu'elle est temporaire, dictée par les nécessités de l'urgence, et qu'une fois le péril écarté on pourra enfin revenir à un langage qui ne soit pas celui du pouvoir auquel on fait semblant de s'opposer, il faut rappeler, avec le fragment célèbre de Nietzsche, que celui qui feint d'être un monstre court toujours le risque d'en devenir un lui-même. Au même titre que les hordes déferlantes ravageant les steppes, les invasions phraséologiques, si elles sont suffisamment

violentes, suffisamment persistantes et suffisamment séduisantes, laissent derrière elles des villages au langage saccagé où il est possible que, plus tard, on ne puisse plus revenir. Ces terres brûlées ne reverdissent plus; elles sont mortes, irrémédiablement mortes.

C'est ce que laisse entendre un autre conte: «Tlön Uqbar Orbis Tertius». On y voit «Borges» découvrir par accident l'existence d'Uqbar, une région de l'Irak ou de l'Asie mineure qui n'existe que dans un seul exemplaire de l'*Anglo-American Cycloepedia*; puis, grâce au concours d'un étranger mort à l'hôtel avant d'avoir pu ouvrir un colis qui lui était destiné, mettre une main fiévreuse d'incrédulité sur un vertigineux pavé de 1001 pages intitulé *A first Encycloepdia of Tlön. Volu. XI. Hlaer to Jangr*. «Deux ans auparavant j'avais découvert dans les volumes d'une certaine encyclopédie faite par des écumeurs des lettres la description sommaire d'un faux pays; à présent j'avais sous la main un vaste fragment méthodique de l'histoire totale d'une planète inconnue, avec ses architectures et ses querelles, avec la frayeur de ses mythologies et la rumeur de ses langues, avec ses empereurs et ses mers, avec ses minéraux et ses oiseaux et ses poissons, avec son algèbre et son feu, avec ses controverses théologiques et métaphysiques. Tout cela articulé, cohérent, sans aucune visible intention doctrinale ou parodique.» Si vertigineuse qu'aient pu en être les implications, ce qui ne cessait de me solliciter dans cette fable sur la mutation anthropologique n'était pas l'exposé global sur Tlön, un cosmos répondant aux lois de l'idéalisme de Berkeley. C'était, dans la dernière phase du conte, le récit de l'expansion virale de ce monde artificiel et la désintégration conséquente du monde réel, celui-ci devenant un corps faible, sans anticorps, impuissant à résister à la «rigueur de joueurs d'échecs» à laquelle donne accès la totalité encyclopédique de Tlön. Me fascinait surtout la finale, en forme de prophétie sur le triomphe du legs homogène créé par «une

dynastie dispersée de solitaires»: «Alors l'Anglais, le Français et l'Espagnol lui-même disparaîtront de la planète. Le monde sera Tlön. Je ne m'en soucie guère, je continue à revoir, pendant les jours tranquilles de l'hôtel d'Adrogué, une indécise traduction quévédienne (que je ne pense pas donner à l'impression) de l'*Urn Burial* de Brown.»

L'ambiguïté irréductible de ce dénouement repose, comme souvent chez Borges, sur le caractère indécidable d'un adjectif: une traduction *quévédienne* de Brown, ce qui peut vouloir dire à la *manière de Quevedo* ou *faite par Quevedo*. La première solution fixerait l'image d'un ermite de l'apocalypse, un lettré indifférent travaillant à la lueur presque éteinte de l'ancien monde dont il ajournerait modestement la disparition, alors même qu'il sait qu'un tsunami métaphysique est sur le point de faire voler en une myriade de brindilles le cloître précaire qu'il habite. La seconde, plus pernicieuse, plus subtile, plus ironique, laisse deviner que le narrateur, dans son retrait présumé, serait déjà corrompu par la pandémie des nouvelles expériences dont il se croit pur: l'*Urn Burial* de Thomas Brown est parue en 1658, treize ans après la mort de Quevedo, et en ce sens, celui-ci ne peut pas plus l'avoir traduite que Shakespeare l'œuvre de Baudelaire ou Racine celle de Yeats. Erreur inconcevable, donc... sauf si l'on pense selon les conditions nouvelles de Tlön, les conditions excessivement légères de l'idéalisme, où le passé s'invente à même les phénomènes mentaux qui ne cessent de mettre en mouvement ses éléments en une nouvelle constellation: «La critique invente habituellement des auteurs; elle choisit deux œuvres dissemblables — disons le *Tao Tò King* et *Les mille et une nuits* —, les attribue à un même écrivain, puis détermine en toute probité la psychologie de cet intéressant *homme de lettres*.» Révélateur d'un usage du passé comme maelstrom imprévisible de noms propres en apesanteur, ce jeu de délire chronologique entre Quevedo et Brown serait ainsi le symptôme d'une mutation bio-intellectuelle en cours, mutation

à ce point avancée, du reste, qu'elle aurait déjà produit les mécanismes d'immunité qui la rendraient invisible à celui-là même qui en est atteint.

Ambiguïté terminale, en somme. Elle nous laisse, incertains, devant une alternative entre le retrait et l'assimilation inconsciente, le Port-Royal intime des occupations livresques et la radioactivité secrète à l'œuvre dans les dérèglements cellulaires de nouveaux concepts, de nouvelles expériences, de nouvelles hiérarchies, etc. Et telle, en ce qui me concerne, cette oppressante ambiguïté définit les contours d'une impasse que j'habite depuis quelque trois ans, un flottement de destin où demeure irrésolu *l'acte littéraire* qui donne son titre à ce dossier. Devant le déclin du système ancien de la culture, à ce point manifeste désormais qu'il ne s'agit même plus de consigner les symptômes de disparition — «accompagner la culture dans sa chute» (Adorno) —, mais plutôt de spéculer sur le moment irréversible où ces petites disparitions ne feront même plus apparition, où elles n'auront même plus le statut de *phénomènes* perceptibles par des autochtones de l'ancien monde; devant ce crépuscule, donc, on peut évidemment se retrancher derrière les grilles d'un «hôtel tranquille»; écrire, vivre, penser, enseigner coûte que coûte *comme si tout allait de soi* («je ne m'en soucie guère»); commettre des traductions de dilettante ou des communications dans des colloques; faire son œuvre avec la patience de la souris qui ronge son cercueil — même si on sait maintenant que le Temps, avec sa majuscule hiératique, est moins un juge infailible mettant de l'ordre dans les hiérarchies futures que l'idiot de *Macbeth*, lequel raconte «*a tale full of sound and fury, signifying nothing*». Mais cette activité, par son répertoire confidentiel, se déploie de plus en plus dans le langage des reclus, langage monacal des méditations à l'écart, celui-là même que j'essaie tant bien que mal de tenir depuis le début de cette réflexion — comme on tient une note vacillante en musique

quand la main n'en peut presque plus — et qui, si d'aventure il parvenait aux oreilles de nos puissants, serait envisagé avec l'indifférence qu'on réserve aux spéculations des alchimistes médiévaux sur la pierre philosophale.

Nous aurions avantage, à cet égard, à repenser sous l'angle *médiomnique* la guerre de langages qui est en cours et qui, sur le plan des stratégies militaires, semble nous laisser le choix entre le recueillement languissant dans la marge ou l'accueil de la peste économique librement consentie — quitte à ce que les cicatrices, les pustules et les furoncles rendent méconnaissable celui qui s'est laissé ruiner pour être de la partie. En un certain sens, pour peu qu'on dépouille le phénomène de sa charge folklorique, la *possession* a toujours été au cœur d'une vie menée à l'ombre de la littérature. Tel que je le conçois, l'impératif catégorique d'un essayiste peut se formuler ainsi : *Écris, vis, pense, enseigne de telle façon que tu te laisses posséder par les œuvres qui te hantent et que tu exorcises le langage fantomatique au pouvoir*. Il cherche donc à conjurer l'impératif strictement inverse que le régime actuel nous renvoie, à savoir : *Écris, vis, pense, enseigne de telle façon que tu exorcises les œuvres et que tu te laisses posséder par le langage fantomatique au pouvoir*. On se rend compte, aujourd'hui, que les *hollow men* dont T.S. Eliot flairait la venue dans *Four Quartets* ne sont pas seulement des *stuffed men* parce qu'ils sont empaillés par des brindilles de savoir dont ils n'arrivent pas à faire la synthèse. Dans le programme qui prépare leur fabrication globale, ils sont pour ainsi dire *bourrés de vide*, puisqu'il n'y a plus un recoin de libre, en eux, pour que des œuvres y fassent leur nid et les transforment en possédés irréductibles.

Contrairement à ce qu'affirmait Richard Millet dans un essai par ailleurs délirant, ce ne sont pas les démons qui ravagent les temps présents, mais les sinistres inquisiteurs d'un Exorcisme à grande échelle, fanatiques de la pureté travaillant à notre dépeuplement psychique, paladins techno-

économiques parcourant le monde afin de brûler les langages hérétiques, alors même que les possédés de la littérature ont toujours été affectés par la *glossolalie*, magnétisés par une langue inconnue qu'ils ne comprennent pas, pas tout à fait en tout cas, parce qu'ils ne savent pas au fond qui la parle, ni de quelle profondeur elle est issue. Si j'ai ainsi recours à des catégories qui sentent le purin antique de la nécromancie et les productions à deux balles des films de série B, ce n'est pas par goût immodéré de l'anachronisme, mais bien parce que l'expérience de *possession* — sa crise, en fait, et sa conjuration concertée par les évêques économistes — est la seule qui me semble pouvoir rendre compte de quelques paradoxes contemporains dans la manière d'habiter la littérature. Sans elle, on saisit mal comment l'immense accroissement des œuvres disponibles va de pair avec un accroissement tout aussi impressionnant de leur désaffection, comme si le sujet-type de ce nouveau régime s'auto-immunisait en permanence pour bannir toute forme d'occupation naissante par les voix lointaines, les voix étrangères, les voix d'ailleurs. Sans elle, aussi, on voit mal en quoi l'atrophie de la mémoire personnelle — et son remplacement par la multiplication de mémoires-prothèses — n'est pas une partition que modulent les nostalgiques de la mémorisation mécanique, mais un signe que ce même sujet-type, devenu une imprenable forteresse, s'exorcise du passé *dès* qu'il entre en contact avec lui, qu'il se rend à lui-même avant même que des phrases, des vers, des formules insistantes aient pu commencer à l'inventer comme un autre.

Nous, membres de l'Internationale des Possédés, avons un dernier recours — qui est aussi celui des voix qui nous possèdent et qui, par souci testimonial, exigent de se faire entendre avec justesse. Dans certaines traditions catholiques de l'exorcisme, le prêtre doit torturer le démon jusqu'à ce que celui-ci avoue son nom. Au-delà de la quincailleerie cruciforme

et des eaux acides de la bénédiction, cela laisse croire que ce rituel se joue tout entier dans un affrontement verbal, une confrontation entre celui qui exhorte avec violence la mise au jour des noms cachés et celui qui témoigne en faveur d'un secret inviolable. Ce fut toujours le propre des tortionnaires — et les exorcistes en sont — d'affirmer que l'on ne dit pas ce que l'on dit, tant qu'on ne l'a pas dit de la façon dont ils voudraient qu'on le dise; et à l'inverse, tant du moins que l'on résiste, ce fut toujours le propre des suppliciés de garder en réserve un secret, de prêter serment au nom du secret lui-même. Nous n'avons pas, ainsi, à livrer le démon qui nous ronge. Les économicolâtres qui veulent l'obtenir devront comprendre, un jour, que s'ils n'arrivent pas à l'arracher et à l'expulser comme un noyau pourri, c'est qu'il n'y a pas de nom pour ce qui hante, tout au fond, les possédés de la littérature.

